

LA CHAUMIÈRE

BÉARNAISE

OU LA JEUNESSE DE LOUIS XIII ,

VAUDEVILLE-ANECDOTE EN UN ACTE.

Parler du bon Henri , c'est un titre pour plaire ;
Sur tous les cœurs français Henri-Quatre a des droits.



PERSONNAGES.



LOUIS XIII, roi de France, âgé alors de 13 ans.

BOIS-ROSÉ, ancien commandant de Fécamp.

SAINT-FÉLIX, courtisan.

GUILLAUME, laboureur.

HENRI, jeune soldat, amant de Fleurette.

M. PATELIN, bourgmestre.

MARGUERITE, femme de Guillaume.

FLEURETTE, leur fille.

Villageois des deux sexes, piqueurs, suite du Roi.

La scène est dans un village du Béarn.



LA
CHAUMIÈRE

BÉARNAISE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière très-propre ; à gauche , une grande cheminée avec du feu ; de l'autre côté , un portrait d'Henri IV , au-dessus duquel est une couronne fanée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUILLAUME , MARGUERITE , FLEURETTE ,
TROUPE DE PAYSANS.

GUILLAUME.

Allons , vive Dieu ! les enfants , c'est aujourd'hui la fête de notre bon roi ; nous l'avons perdu , mais il n'est pas mort dans nos cœurs. Commençons la journée par lui offrir notre bouquet de tous les ans.

FLEURETTE.

Mon père , voilà la couronne d'immortelles blanches.

GUILLAUME.

Donne , ma fille. (*Il s'approche du portrait et monte sur une chaise.*) Chapeau bas , vous autres.

Air de la Robe et les bottes.

Toi , qui fus long-temps notre père ,
Et que nos cœurs regretteront toujours ;
Si nos désirs , si notre amour sincère ,
N'ont pas pu prolonger tes jours ,

LA CHAUMIÈRE BÉARNAISE.

Apôtre de la bienfaisance,
 O grand Henri ! toi, qui fus si bon roi,
 Accepte notr' reconnaissance,
 Elle est immortell' comme toi.

*(Il met la couronne fraîche à la place de l'ancienne,
 et distribue à tout le monde quelques fleurs.)*

CHOEUR.

Accepte, etc.

MARGUERITE.

A cette heure, ce n'est pas le tout ; mes amis, nous
 allons continuer la cérémonie.

GUILLAUME, gaiement.

Ah ! ah ! je sais ce que tu veux dire, femme.

(Il lève le coude comme pour boire.)

MARGUERITE.

Juste ! allons, Fleurette, des verres,

Air : J'ai vu le parnasse des dames.

Enfants, puisque c' bon Henri-Quatre,
 Que nous célébrons aujourd'hui,
 Savait et bien boire et bien battre,
 Pour l'honorer fait's comme lui.
 Y r'çoit la couronn' d'immortelle,
 Que nous plaçons sur son portrait ;
 Ah ! lorsque la fête est si belle,
 Il faut arroser le bouquet.

TOUTS.

Arrosons, arrosons.

(Fleurette leur distribue des verres.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. PATELIN.

FLEURETTE.

Voilà M. le bourgmestre.

PATELIN.

Comment ! comment ! dans un jour comme ça on boit sans moi, c'est affreux. Ah ! mes bons amis, mes chers administrés, je ne vous reconnais pas là. Ce sont de ces choses... Ah ! boire sans son bourgmestre, on croirait que vous n'êtes pas de bons Français. (*A Fleurette.*) Un verre, ma fille, et un grand, je t'en prie.

Air : *A boire, à boire.*

A boire ! à boire ! à boire !
 Mes amis, vous devez m'en croire,
 Je vous défends, au nom du roi,
 De boire à sa santé sans moi.

GUILLAUME.

Soyez donc le bienvenu, M. Patelin ; aux armes, jarni ! point de piquette aujourd'hui ; tout mon vin blanc y passera. Ce n'est pas tous les jours fête.

PATELIN.

Voilà de bons sentiments, père Guillaume.

GUILLAUME.

C'est que je suis un vieux serviteur d'Henri IV, voyez-vous.

Air du vaudeville de l'*Actrice*. (du Gymnase.)

Pour la couleur du lis je penche ;
 D'Henri le panache était blanc ,
 Et je porte une rose blanche
 Attachée à ce ruban blanc :
 Pour commencer la matinée
 A ma port' flote un drapeau blanc ,
 Et pendant toute la journée
 Je ne boirai que du vin blanc.

Tous, galement.

Oui, pendant toute, etc.

PATELIN.

Va pour le vin blanc, il porte un peu à la tête, mais
 ma foi c'est égal; aujourd'hui je me risque.

GUILLAUME, le verre à la main, le chapeau bas.

Allons! à la mémoire du bon Henri, et à la santé
 de son fils.

PATELIN.

A celle de ses enfants, de ses petits-enfants, et des
 enfants de ses petits-enfants.

Air de la *Sabotière*.

Tic! toc! choquons nos verres ,
 Tic! toc! à toi! à moi!
 Tic! toc! soyons tous frères,
 C'est la fête du roi.
 Joyeux amis tenez-vous prêts
 A vous réjouir, à vous ébattre;
 Né dans le pays d'Henri-Quatre,
 L'Béarnais
 Est deux fois Français.

tous, trinquant.

Tic, toc, etc.

GUILLAUME.

Vive Dieu ! un coup comme ça fait du bien, il porte à la tête et au cœur.

(Le chœur recommence.)

PATELIN.

Ah ça ! vous savez que non-seulement c'est la fête du grand Henri, mais que c'est aujourd'hui aussi que nous devons voir son fils, ce cher prince ! l'espoir de la France. Il a voulu venir visiter le Béarn, ce beau pays, qui a vu naître son père, et où il a tant de fidèles serviteurs. Enfin, il se rend à Pau, et doit s'arrêter quelques heures dans notre petit village.

MARGUERITE.

Oui ! monsieur le bourgmestre, nous savons cela, et nous nous faisons une fête de le voir, ce cher prince, le fils d'un si bon roi ; tel père, tel fils, comme on dit.

PATELIN.

Alors, je ne vous l'apprends pas ; mais, ce que je vous apprendrai, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre ; c'est déjà une foule sur la route et dans l'avenue ! et comme le temps ne promet pas, il serait possible que le prince hâtât sa marche. Oui, il pourrait s'hâter, alors vous concevez que s'il s'hâte...

GUILLAUME.

Jarni, cela étant, partons vite.

FLEURETTE.

Dites donc , M. Patelin , Henri est-il du cortège du prince ?

GUILLAUME.

Henri ! il est bien question de Henri. Songe à notre dîner.

FLEURETTE.

Quoi ! mon père , je n'irai pas avec vous , je ne verrai pas notre jeune roi ; et Henri qui sera peut-être derrière lui ; on dit qu'il est si gentil en uniforme.

MARGUERITE.

Ma chère Fleurette , il faut que tu fasses cuire l'oie pour régaler mes amis ; tu sais que c'est l'usage tous les ans à pareil jour , et que c'est encore un hommage que nous rendons au bon Henri , qui voulait que le moindre de ses sujets mît la poule au pot les jours de fête.

FLEURETTE.

Je ne dis plus rien , ma mère.

GUILLAUME.

Air du premier chœur de *Caroline Liechtfield*.

Courons , faisons diligence ,
 Du princ' devançons les pas ;
 Si nous n' le voyions pas , j' pense
 Qu' nous n' nous l' pardonnerions pas.
 Allons , consol'-toi , ma chère ,
 De ne pas l' voir aujourd'hui ;
 Dans quelques années , j' espère ,
 Tu travailleras pour lui.

TOUS.

Courons, etc.

PATELIN.

Pas de chagrin, ma petite,
 Je te promets au retour,
 Si ta volaille est bien cuite
 Un baiser rempli d'amour.

FLEURETTE.

Laissez-moi donc tranquille.

TOUS.

Courons, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

FLEURETTE, SEULE.

Comme c'est gai d'être toute seule à la maison un jour de fête ! c'était bien la peine de mettre un déshabillé blanc. Au fait, je croyais qu'Henri viendrait ce matin ; sa tante me l'avait assuré, et je m'étais requinquée exprès un petit brin ; ce pauvre Henri, il m'aime toujours ; oh ! j'en suis sûre... A-propos, et mon oie que j'oublie, il est temps de la mettre à la broche. *(Elle détache l'oie qui est pendue à un croc.)* Voilà une jolie société pour moi... Et ce vilain bourgmestre qui... *(Elle regarde l'oie.)* C'est une belle bête tout de même. Ouf!... encore un soupir!

Air du *Carnaval*. (de M. Meissonnier.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi donc que c'tannée
 Je n' m'amus' plus comm' cell's d'auparavant ?
 Je ne mang' pas, et toute la journée
 Je pense à lui, je m' le r'proch' ben souvent.

Dès que l'soir vient me v'là tout endormie,
 D'rêver à lui mon cœur est si content !
 Si mon Henri me tenait compagnie,
 Peut-être bien qu'je n' dormirais pas tant. (bis.)

Lorsqu'autrefois avec lui, dans la plaine,
 J'allais cueillir des fleurs sur le gazon,
 J'n'éprouvais pas cette secrète peine,
 Qui m'fait trouver aujourd'hui l'temps si long.
 Hélas ! hélas ! jour et nuit je m'ennuie,
 Et nuit et jour je dis en soupirant :
 Si mon Henri me tenait compagnie,
 Peut-être bien qu'je n'm'ennuierais pas tant. (bis.)

Qu'est-ce que j'entends ? C'est sa voix, c'est lui.

HENRI, chantant en dehors.

Et l'on chantait comme aujourd'hui,
 Vive le roi ! vive la France !

SCÈNE IV.

HENRI, FLEURETTE.

HENRI.

Air : Allons au pré Saint-Gervais.

Gai, chantons,
 Aimons,
 Buons,
 Et surtout battons
 Comme quatre ;
 Voilà le refrain constant
 Du Français joyeux et vaillant.
 Prêts à boire, prêts à battre,
 L'ennemi nous verrait tous,
 Le digne fils d'Henri-Quatre
 Est avec nous.

ENSEMBLE.

FLEURETTE.

Gai , chantez , etc.

HENRI.

Gai , chantons , etc.

FLEURETTE.

C'est toi , mon pauvre Henri ; ah ! que je suis contente !

HENRI.

Eh ! oui , c'est moi , ma jolie Fleurette ; tu as la fraîcheur de ton nom sur les deux joues ; il faut que je t'embrasse.

FLEURETTE.

Ça ne peut pas se refuser. Dis - moi donc , tu dois être bien content à-présent que te voilà soldat ; tu es auprès de notre jeune prince , tu le vois tant que tu veux.

HENRI.

Oh ! mon Dieu , non , ma chère Fleurette , je ne l'ai pas même encore vu ; mais aujourd'hui je suis commandé pour son escorte , et je le verrai tout à mon aise. C'est pourtant mon nom qui m'a valu cela.

FLEURETTE.

Ton nom !

HENRI.

Oui , mon colonel me dit hier : Henri , c'est demain la fête du roi , c'est celle de tous les bons Français ; mais c'est particulièrement la tienne , je veux te donner ton bouquet , tu accompagneras le prince jusqu'à Lescar , tu pourras en même temps passer quelques

heures dans ta famille... Oh ! merci , mon colonel , vous êtes un brave homme , je vous embrasserais si vous n'étiez que mon brigadier. Alors je ne perds pas une minute ; vite à cheval , au galop , et me voilà.

FLEURETTE.

Tu vas voir le roi , je voudrais bien être à ta place.

HENRI.

Ce n'est pas ce qui me ferait le plus de plaisir.

FLEURETTE.

Pourquoi ?

HENRI.

Le roi est jeune , toi tu es si jolie , il pourrait bien te remarquer.

FLEURETTE.

Le grand mal , quand il me remarquerait ! j'en serais contente.

HENRI.

Écoute donc , ma chère Fleurette , outre ta jolie figure , tu portes un nom qui pourrait bien donner des idées au prince ; son père a aimé beaucoup une jeune fille de notre canton qui s'appelait aussi Fleurette.

(Fleurette rougit et baisse les yeux.)

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

D'une simple fille jadis
 Les beaux yeux ont charmé le père ,
 Les tiens encor plus beaux , ma chère ,
 Pourraient bien subjuguier le fils. (bis.)

Hélas ! si Fleurette à ton âge
 Était un vrai morceau de roi,
 Combien je dois avoir d'effroi !
 Cette Fleurette-là, je gage,
 N'était pas si fraîche que toi.

FLEURETTE.

Fi ! que c'est ridicule d'être jaloux , et d'un roi
 encore !

HENRI.

C'est justement pour ça.

FLEURETTE.

Pas d'enfantillage , Henri , ne me connais-tu pas ?

Air de Angeline.

Va , ne crois pas que ta Fleurette
 Pour un prince change d'amour.

HENRI.

Ton cœur parle-t-il sans détour ?

FLEURETTE.

Un roi mém' me cont'rait fleurette
 Sans être payé de retour.

HENRI.

Ah ! je dois croire à tant d'amour !
 Oui , tu seras toujours fidèle
 A celui qui n'aime que toi ,
 Réponds , ma belle.

FLEURETTE.

Toujours fidèle ,
 Je suis à toi ;

Toi seul reçois ma foi ,
 C'est toi seul qui d' mon cœur est roi.

HENRI.

Il faut que je te quitte ; mais j'espère avoir le temps de venir te dire adieu ; le roi s'est arrêté en route, il ne sera pas à Lescar avant midi. Je cours embrasser ma vieille tante et je reviens.

FLEURETTE.

Dépêche-toi.

HENRI.

Oui ! oui !

Air de Folle et raison.

Adieu, petite amie,
 Je repars au galop :
 J'arpente la prairie
 Et reviens au plus tôt. (ter.)
 A courir mon cheval s'apprête
 Fallait l'voir en venant ici ;
 On dirait que la pauvre bête,
 Jarni,
 Est amoureuse aussi.

FLEURETTE.

De ta petite amie
 Le cœur bat le galop ;
 Traverse la prairie,
 Et reviens au plus tôt.

ENSEMBLE.

HENRI.

Adieu, petite amie,
 Je repars au galop ;
 J'arpente la prairie
 Et reviens au plus tôt.

(Henri sort.)

SCÈNE V.

FLEURETTE, ELLE SUIT HENRI DE L'OEIL ET LUI CRIE
DE LOIN.

Adieu, Henri, adieu ! Il est déjà bien loin. Il commence à pleuvoir, c'est un orage ; pauvre garçon, comme il va être mouillé !... Et mon rôti que j'oublie encore, en vérité la tête me tourne aujourd'hui. *(Elle attache sa volaille au-devant de la cheminée à l'aide d'une corde à la façon des paysans et souffle.)* Voilà qui ira tout seul. *(Elle va à la fenêtre.)* Ah ! quelle pluie ! pauvre Henri !

(Elle se remet près de la cheminée.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, FLEURETTE.

LE PRINCE ; il frappe deux petits coups à la porte et entre sans attendre qu'on lui ouvre.

Bonjour, ma belle enfant ! Eh ! vraiment, voilà un feu superbe. Je vais me sécher un moment... si vous le permettez.

FLEURETTE, faisant la révérence.

Bien volontiers, monsieur. *(A part.)* Je crois que c'est un page.

LE PRINCE, à part, s'asseyant près du feu.

Gardons l'incognito. *(Haut.)* Vous êtes seule ici, ma petite ; vous n'êtes pas allée voir le roi, vous n'êtes donc pas curieuse ?

FLEURETTE.

Oh ! que si , monsieur le page , j'aurais donné je ne sais quoi pour le voir un petit moment , ce bon prince ; mais il faut que je prépare le dîner ; j'en ai bien du chagrin , allez.

LE PRINCE.

Consolez-vous , ma petite , vous le verrez peut-être mieux que les autres.

FLEURETTE.

Mais , vous-même , comment se fait-il ? . . . N'êtes-vous pas de la suite du roi ?

LE PRINCE.

Si fait , si fait , je ne le quitte jamais ordinairement ; mais , j'ai voulu visiter la garenne pendant une halte , et l'orage , qui m'a pris tout-à-coup , m'a forcé à venir vous demander asile.

FLEURETTE.

C'est bien à votre service ; ah ! mon Dieu , comme vous êtes mouillé ! (*Elle l'essuie et secoue son chapeau.*) Quel malheur ! Faut-il qu'un si beau jour soit si vilain !

LE PRINCE.

Je vous remercie , ma jolie petite hôtesse ; elle est vraiment charmante. (*Il lui baise la main , et , se levant :*) Que vois-je ? ce portrait ! cette couronne . . . O fidèles Béarnais , je vous reconnais bien. (*Il ôte son chapeau et s'incline devant le portrait.*) O mon père , quel hommage tu reçois encore aujourd'hui !

Air : *Sur votre table quand on apporte* (Savetier et Financier).

Sous le toit de l'humble chaumière,
 Quand tu n'es plus, on te pare de fleurs.
 Ah ! quel monarque sur la terre
 Reçut jamais de semblables honneurs ! (bis.)
 Tes bienfaits seuls suffisaient à ta gloire,
 Père chéri, quel triomphe pour toi ! (bis.)
 Puisque le pauvre a gardé ta mémoire,
 Tu devais être un bien grand roi.

FLEURETTE.

Vous avez l'air tout ému, ah ! je vois que vous l'aimiez bien aussi notre bon Henri, ça me fait plaisir.

LE PRINCE, essuyant ses yeux.

Oui, je l'aimais...

FLEURETTE.

Et vous le regrettez bien sincèrement ; tous ses sujets sont comme vous...

LE PRINCE.

Comme moi... c'est vrai ; ils étaient tous ses enfants.

FLEURETTE, à part.

Ce petit page est charmant, il me plaît beaucoup.
 (Haut.) Ah ! mon Dieu ! et mon rôti que je laisse là.

(Elle va à la cheminée et fait tourner sa volaille.)

LE PRINCE, reprenant sa gaité et s'approchant d'elle.

Voilà ce que c'est que d'avoir des distractions...
 Oh ! la superbe volaille !

FLEURETTE.

Elle ne sera jamais assez belle pour la fête. Aujourd'hui dans le pays tout le monde met la poule au pot, ou à la broche, ça ne fait rien.

LE PRINCE.

Encore un souvenir... Vous avez là un singulier tourne-broche.

FLEURETTE.

Ah! dame! y a pas des mécaniques et des histoires comme dans vos grandes cuisines de châteaux, dans vos beaux appartements... mais ça cuit bien tout de même et ça n'est pas cher.

LE PRINCE.

Oh! dites-moi, ma petite, pendant que je cause avec vous, j'oublie qu'il pleut encore, et que mon cheval est là.

FLEURETTE, allant à la porte qui est ouverte.

La pauvre bête,.... il est tout trempé!.... Ah! c'est drôle, il ressemble au cheval d'Henri.... Ah! quoique ça il est plus beau, plus doré...

LE PRINCE.

Pourriez-vous le mettre à l'abri quelque part?

FLEURETTE.

Oui, nous avons la petite grange qui nous sert de cellier et d'écurie, quoiqu'il n'y fasse pas trop clair.

LE PRINCE.

Eh bien! je vais...

FLEURETTE.

Laissez donc, vous allez gâter vos belles bottes jaunes, j'y vais... mais mon oie va brûler pendant ce temps-là.

LE PRINCE.

Soyez tranquille, je vais en prendre soin...

FLEURETTE.

Oh bien! oui; ayez l'œil dessus. Ça va être drôle, un page qui tourne la broche.

(Elle rit.)

LE PRINCE, riant aussi.

Oui, ça sera drôle.

Air : *Oui, c'est au bal* (Guillaume Gantier).

Dépêchez-vous,

Car, entre nous,

Vite, vite,

Ma petite,

Ce service est, bien entendu,

Un prêté pour un rendu.

FLEURETTE.

M'sieur l'page, excusez-mot;

Mais vot'pauvr'cheval, ma foi,

N's'ra pas ici, je croi,

Comm' dans les écuri's du roi.

LE PRINCE, gaiement.

Je remplirai bien, j'espère,

Mon emploi de cuisinier;

Surtout pour quelqu'un, ma chère,

Qui n'en fait pas son métier.

FLEURETTE.

Fait's comm' chez vous,
 Disposez d' nous ;
 J' vais vite
 Mettr' la bête au gîte.-
 C'est entre nous , bien entendu,
 Un prété pour un rendu.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Dépêchez-vous,
 Car, entre nous,
 Vite, vite,
 Ma petite,
 Ce service est, bien entendu,
 Un prété pour un rendu.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, SEUL.

Allons, du courage, me voilà dans des fonctions nouvelles pour moi ; il faut les remplir ; eh ! pourquoi pas ? mon père me regarde, il me sourit, il semble me dire : Mon fils, le trône le plus solide est dans le cœur de nos sujets.

Air : Des plaisirs permis sur la terre (d'Aristippe).

Dans sa cabane hospitalière
 Lorsqu'il me donne un asile aujourd'hui,
 Le Français, qui servit mon père,
 Veut que je travaille pour lui ; (bis.)

Au laboureur , que j'estime et que j'aime ,
 Je puis bien , prêtant mon secours ,
 A son repas veiller moi-même ,
 Puisqu'il me nourrit tous les jours .

(Il s'approche de la cheminée et tourne la corde , en mettant une main devant sa figure , pour se garantir du feu.)

Je manquerai un peu d'habitude ; après tout , c'est mon apprentissage . . . Ah ! si les dames de chez nous faisaient de temps en temps ce métier-là , elles n'auraient pas besoin de mettre du rouge .

SCÈNE VIII.

LE PRINCE , HENRI .

HENRI , à la cantonnade .

Va , cadet , va . Le voilà à l'écurie , comme il connaît les êtres . *(En scène.)* Tiens ! . . un page établi au coin de la cheminée . . . Voilà du nouveau .

LE PRINCE , à part .

Quel est ce jeune militaire ? . . Un amoureux sans doute .

HENRI .

Dites donc , monsieur , n'êtes - vous pas page du roi ?

LE PRINCE , à part .

Quel ton ! il est jaloux . . amusons-nous un moment . *(Haut.)* Vous me demandez si je suis page , Monsieur , c'est selon . Je le suis quelquefois , et le plus souvent je ne le suis pas .

HENRI.

Monsieur, je n'ai pas l'habitude des énigmes, parlez-moi clairement, s'il vous plaît.

LE PRINCE.

Êtes-vous maître de la maison ?

HENRI.

Non, Monsieur, mais...

LE PRINCE.

Alors, trouvez bon que je m'étonne de vos questions, et que je vous demande moi-même qui vous êtes ?

HENRI.

Qui je suis ?

Air : A soixante ans on ne doit pas remettre (Madelon).

Mon habit seul vous fait assez connaître
Quel est et mon titre et mon rang.

LE PRINCE.

Quand nous avons tous deux le même maître,
Notre sort n'est pas différent.

HENRI.

Il peut, monsieur, être un peu différent.
Page me semble une charge assez mince,
Je suis plus fier de l'emploi de soldat. (bis.)
Le page, il est vrai, sert le prince,
Mais le guerrier sert le prince et l'État.

LE PRINCE, à part.

Pas mal ; il a l'air un peu mauvaise tête, J'aime assez cela.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FLEURETTE,

FLEURETTE.

Ah ! voilà Henri arrivé, son cheval m'avait déjà avertie.

HENRI.

Mademoiselle, me direz-vous qui est monsieur ? d'où vous le connaissez, et ce qu'il vient faire ici ?

FLEURETTE.

Tiens ! est-il drôle ! eh ! qu'est-ce que ça te fait ?

HENRI.

Comment, ce que ça me fait !

LE PRINCE, à part,

Il y aura une scène.

FLEURETTE.

De quoi t'occupes-tu, mon pauvre Henri ? Monsieur est un voyageur égaré que l'orage...

HENRI.

Un voyageur égaré !... Vous croyez que je donne là-dedans ! figurez-vous donc que j'ai neuf mois de service, que je ne suis plus un blanc-bec à cette heure. Ce voyageur est un page et c'est tout dire.

LE PRINCE, à part.

Bon ! bon ! il faut le pousser à bout. (*Haut.*) Il paraît que vous en voulez beaucoup aux pages, M. Henri ?

HENRI.

Oh ! c'est que je les connais.

Air du vaudeville de l'Actrice en voyage (ou de l'Ours et le pacha).

A la porte on les met exprès,
 Ils remontent par la fenêtre ;
 Ce sont tous de mauvais sujets,
 Vous ne valez pas mieux peut-être.
 J'aimerais mieux, je vous le dis,
 Voir pénétrer dans mon ménage (bis.)
 Quatre brigades d'ennemis
 Que le joli minois d'un page.

LE PRINCE, à part.

Il n'a pas tort. (*Haut et sérieusement.*) Savez-vous,
 monsieur, que votre ton est fort incivil.

FLEURETTE.

Ah ! mon Dieu, ils vont se quereller.

HENRI.

Monsieur, je ne suis point incivil ; j'ai lieu d'être
 surpris de vous trouver ici établi chez mon futur
 beau-père.

FLEURETTE, au prince.

Ne lui en veuillez pas, voyez-vous, il est un peu
 jaloux, il ne sait pas ce qu'il dit.

HENRI.

Je ne sais pas ce que je dis ! voilà qui est un peu
 fort ! fi ! mademoiselle . . .

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Taisez-vous, petite coquette.

LE PRINCE.

Pour un Français, mon cher, en vérité,
 Vous remplissez bien mal, je le répète,
 Le doux devoir de l'hospitalité.

FLEURETTE.

Il est jaloux... c'est une indignité.

HENRI.

Quand plein d'amour de ce lieu je m'approche,
 J'y trouve un page établi sans façon,
 Et tandis qu'il tourne la broche,
 J' crains bien d'étr' le dindon,
 Moi, je suis le dindon.

FLEURETTE.

Je vous déclare que je suis très-ennuyée de vos
 soupçons et de votre jalousie... Ça me déplaît.

HENRI.

Ah ! ça vous déplaît !

FLEURETTE.

Oui, monsieur.

Air : Il ne vient pas, où peut-il être ?

Quei donc, avant le mariage,
 Déjà vous v'là jaloux, grondeur !
 Pour un rien vous faites tapage,
 Beau moyen d' captiver mon cœur ! (bis.)
 Vous me parlez d'un ton sévère, (bis.)
 Je vous vois toujours l'air marri,
 Pour étr' bourru, pour étr' colère,
 Attendez qu' vous soyez mari.

LE PRINCE, riant, à part.

Ils sont charmants.

SCÈNE X.

LE PRINCE ; HENRI, FLEURETTE, GUILLAUME, SAINT-FÉLIX..

GUILLAUME.

Entrez, entrez, monsieur le seigneur ; vite, ma fille, un siège. Voilà un honnête gentilhomme qui veut bien se reposer un moment chez nous pendant l'orage.

FLEURETTE, approchant une chaise.

C'est bien de l'honneur pour nous.

LE PRINCE, à part.

Voilà un gentilhomme que je ne connais pas.

GUILLAUME, très-affairé.

Ah ! te voilà, Henri, bonjour, bonjour ; monsieur serait-il de la suite du roi ? Vous venez aussi me demander un asile, c'est charmant, çà, et de trois. Car nous avons rencontré sur la levée un vieux militaire qui est tombé de cheval, et à qui ma femme donne le bras. Ah ! vive Dieu ! la belle fête !... Qu'il m'en vienne une comme çà tous les ans, et je ne demande qu'à vieillir.

LE PRINCE.

Vous aimez à obliger, brave homme ; cela fait l'éloge de votre cœur.

HENRI, à part.

Voyez-vous, il mitonne le père, à-présent.

GUILLAUME, à Henri.

Qu'as-tu donc, mon pauvre garçon ? Tu as l'air en colère.

FLEURETTE.

Il a qu'il est jaloux.

LE PRINCE.

Et très-jaloux ; il m'a presque cherché querelle tout-à-l'heure.

GUILLAUME.

C'est possible, çà ! ce petit monsieur-là insulte des personnes de distinction, des personnes attachées au service du Roi, qui ont la bonté de me demander un asile ; je ne me sens pas de colère. C'est que cela peut me faire infiniment de tort auprès de Sa Majesté... Je vous en prie, monsieur le page, que le Roi n'en sache rien.

LE PRINCE, riant.

Soyez tranquille.

GUILLAUME.

Sortez de chez moi, Monsieur, et tout de suite.

HENRI.

Qu'est-ce qu'il lui prend ? Écoutez donc, père Guillaume...

GUILLAUME.

Je n'écoute rien, partez.

FLEURETTE.

Mon père...

GUILLAUME.

Paix !

LE PRINCE.

Écoutez, monsieur Guillaume, c'est un moment de vivacité ; qu'il n'en soit plus question. Touchez là, camarade.

(Il présente la main à Henri.)

HENRI.

Camarade!... j'en serais bien fâché... Adieu, monsieur Guillaume, vous me renvoyez, mais...
(A Fleurette.) Adieu, petite coquette, petite vaniteuse.

(Il sort, l'air troublé.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ HENRI.

GUILLAUME.

Avez-vous jamais vu un coquin comme celui-là?... Pardon, mille pardons, Messieurs, mais c'est amoureux, ça n'a plus sa tête. Ça, vous me ferez l'honneur jusqu'au bout, vous mangerez un morceau avant de partir ; vite, ma fille, cours chez le bourgmestre *(il lui parle à l'oreille)* ; moi, je vais au-devant de ce vieux blessé... *(à Fleurette)* ; et du meilleur surtout. *(A Saint-Félix.)* Je vous quitte un instant, mais vous êtes en pays de connaissance. Adieu... je suis à vous. *(A Fleurette.)* Une bonne soupe aux choux. Ah ! quelle fête !

(Il sort en courant.)

SCÈNE XII.

LE PRINCE, SAINT-FÉLIX, FLEURETTE.

(Fleurette, qui est muette presque tout le temps de cette scène, va et vient plusieurs fois pour vaquer aux affaires du ménage.)

LE PRINCE.

Quel zèle ! quel empressement ! Si ce brave homme voyait souvent des gens de cour, il deviendrait ambitieux.

SAINT-FÉLIX.

Enchanté de la rencontre, et de faire votre connaissance, mon cher page.

LE PRINCE.

Moi de même, Monsieur . . . , je ne sais pas votre nom.

SAINT-FÉLIX.

Je suis le chevalier Saint-Félix de Vieuchâteau, famille très-ancienne ; on m'appelle Saint-Félix par abréviation . . . Dites-moi, approchez-vous le jeune roi ?

LE PRINCE.

Beaucoup. (*A part.*) C'est un demandeur.

SAINT-FÉLIX.

Vous m'enchantez ; et lui parlez-vous assez familièrement ?

LE PRINCE.

Je puis m'en flatter ; il a assez de confiance en moi.

SAINT-FÉLIX.

Au fait, vous devez être à peu-près du même âge.

LE PRINCE.

Nous sommes du même mois et de la même année ; enfin je suis de la dernière intimité avec lui. Sa chambre est la mienne, et je signe toutes ses lettres.

SAINT-FÉLIX.

Et M. de Sully ?

LE PRINCE.

Rosni, je l'aime comme mon père.

SAINT-FÉLIX, à part.

C'est le petit-fils du ministre. Bon ! (*Haut.*) Oh ! mon bon ami, vous pouvez me rendre le plus grand service, et croyez bien que je ne serai pas ingrat : on vient d'ôter au vieux Bois-Rosé le commandement de Fécamp...

LE PRINCE.

Je le sais ; quelques personnes même ont trouvé cette mesure bien sévère.

SAINT-FÉLIX.

Ah ! bah !... Un traître, un ancien ligueur ; il était temps que le roi et le ministre fussent instruits. Or, celui qui a pris ce soin mérite une récompense distinguée, et ce zélé serviteur...

LE PRINCE.

C'est vous ; je le devine sans peine.

SAINT-FÉLIX.

Précisément.

LE PRINCE.

Mais il me semble avoir entendu dire que les principales pièces d'accusation contre Bois-Rosé étaient des écrits clandestins.

SAINT-FÉLIX.

Il est vrai ; mais...

LE PRINCE, sévèrement.

Monsieur !

Air de Julie.

Un délateur, lorsqu'il s'attache
 A perdre un ennemi puissant,
 Doit, s'il n'est pas aussi cruel que lâche,
 Savoir se nommer hautement.
 En accusant, se cacher est un crime ;
 Faites le mal, mais osez vous montrer ;
 Le bienfait seul a droit de demeurer
 Sous le voile de l'anonyme.

SAINT-FÉLIX.

Écoutez donc, j'avais signé : le plus fidèle et le plus zélé des sujets du roi ;... n'était-ce pas me nommer ?

LE PRINCE.

Pas tout-à-fait... Mais, quel est donc le crime de Bois-Rosé ?

SAINT-FÉLIX.

Il a voulu livrer Fécamp, rien que cela ; les preuves sont incontestables, deux vaisseaux ennemis rô-

dent depuis plus de deux mois le long de la côte de Fécamp. Il est vrai qu'on a fait avancer une corvette; il y a eu un combat simulé; mais les canons n'étaient chargés qu'à poudre, je le sais de bonne part.

LE PRINCE, à part.

J'approfondirai tout cela.

SAINT-FÉLIX.

Or, il me semble de toute justice que celui qui a découvert la perfidie du gouverneur lui succède.

LE PRINCE.

Je vous entends; mais de vieux officiers sollicitent déjà cette place, vous êtes jeune...

SAINT-FÉLIX.

Le mérite et le courage ne comptent pas les années.

LE PRINCE.

La plupart de vos concurrents ont pour titre des blessures honorables; avez-vous été blessé?

SAINT-FÉLIX.

Non, mais je me suis exposé cent fois à l'être... je compte d'ailleurs sur votre protection, sur la justice du roi. Je me rends à Lescar pour le voir...

LE PRINCE.

Je vous promets une entrevue avec lui.

SAINT-FÉLIX.

Que de reconnaissance!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES , GUILLAUME , BOIS-ROSÉ , CONDUIT
PAR MARGUERITE.

GUILLAUME.

Entrez , M. l'officier , vous trouverez bonne compagnie.

MARGUERITE.

Appuyez-vous sur moi , et n'allez pas trop vite.

SAINT-FÉLIX , à part.

Que vois-je?... Bois-Rosé!... que vient-il faire ici?

LE PRINCE , se découvrant.

Un vieux militaire!

SAINT-FÉLIX , allant à Bois-Rosé d'un air empressé.

Quoi ! c'est vous , mon cher Bois-Rosé ! je suis enchanté de vous revoir ; souffrez que je vous embrasse.

LE PRINCE , à part.

Voilà un tour de courtisan !

BOIS-ROSÉ.

M'embrasser , chevalier ! Vous ignorez donc ma disgrâce ?

SAINT-FÉLIX.

Non , mais je démentais le bruit qui s'en répand ; le roi , disais-je , est trop juste...

BOIS-ROSÉ.

Le roi!... il est trompé; et M. de Rosni est le plus injuste des hommes.

SAINT-FÉLIX, bas au Prince.

Je vous le disais bien, c'est un ennemi du ministre.

GUILLAUME, à Marguerite.

Allons, femme, de l'activité.

(Il sort.)

MARGUERITE.

Oui, not' homme; suis-moi, Fleurette.

(Ils vont çà et là, et préparent une table, tandis que les autres interlocuteurs occupent la scène.)

BOIS-ROSÉ.

Oui, mon ami, ma disgrâce est complète, on m'ôte mon gouvernement; je me retirais dans la petite ville qui m'a vu naître quand j'ai appris que le roi s'y rendait, et j'ai changé de route pour ne pas le rencontrer.

SAINT-FÉLIX, bas au Prince.

Il boude le roi, la plaisanterie est délicieuse.

BOIS-ROSÉ.

Je vous avoue cependant que je me sens l'envie d'aller ce soir à Lescar; il me serait si facile de me justifier.

LE PRINCE, vivement.

Je me charge de vous y conduire.

SAINT-FÉLIX.

Gardez-vous en bien. D'ailleurs vous ne serez point

admis , monsieur le page peut vous dire qu'il faut avoir l'habit d'étiquette.

BOIS-ROSÉ.

Un habit d'étiquette !... vive Dieu ! vous moquez-vous de moi ?

Air de Turenne.

De ce frivole et ridicule usage ,
 Je ne m'étais point informé ;
 Je crois d'ailleurs notre prince trop sage
 Pour exiger de m'y voir conformé. (bis.)
 Bravant les flots et la tempête
 Au sein des éléments soumis ,
 Quand j'ai battu vingt fois ses ennemis ,
 Je n'étais pas sur l'étiquette.

Un calomniateur me noircira dans l'ombre , et je ne pourrai le démasquer ! Ah ! ma fureur se rallume à la seule idée d'une vengeance possible !... Je sais que la clémence est la vertu des grandes ames ; qu'il est beau de pardonner... Je me crois l'ame grande... cependant que j'aurais de plaisir à connaître mon ennemi , à l'attaquer , à lui plonger mon épée... là , dans le cœur , en lui disant : Meurs , misérable , meurs avec les remords qui suivent la perfidie !.. meurs avec la certitude d'être en horreur à la postérité , d'être regardé comme un lâche , qui porta à son ennemi des coups obscurs , et n'osa se nommer ! Meurs , perfide , et regrette la vie , car tous les méchants la regrettent (1) !

(1) Quelques-unes de ces phrases sont historiques. Voyez *Mézerei et les Mémoires de Sully*.

SAINT-FÉLIX, troublé, à part.

Dieu!... (*Haut.*) Mais, s'ils étaient en grand nombre, et...

BOIS-ROSÉ, fièrement.

Je n'ai jamais compté mes ennemis.

LE PRINCE, à part.

Je le vois, j'ai été trompé.

SAINT-FÉLIX, bas à Bois-Rosé.

Ce jeune page est ennemi juré du duc de Sully, parlez-lui de vos griefs.

BOIS-ROSÉ.

Non!... Je n'ai plus à me plaindre du roi ni de son ministre, je me suis assez vengé d'eux. On m'a accusé d'avoir voulu livrer Fécamp; je les ai bien confondus, ces infâmes calomniateurs. Deux vaisseaux étaient à la vue du port, seul j'en ai coulé un à fond, je me suis emparé de l'autre; c'est ainsi que j'ai quitté mon gouvernement.

LE PRINCE, vivement.

Serait-il vrai?

BOIS-ROSÉ.

Vous en doutez? allez à Fécamp, vous verrez le vaisseau dans la rade, et mes prisonniers enchaînés dans la citadelle... Dans ce dernier combat, je fus encore blessé. Avec quel plaisir je regardais couler mon sang pour le fils d'Henri IV!

LE PRINCE , à part.

Il m'attendrit ; j'ai peine à me contenir.

BOIS-ROSÉ.

Air : *Restez, restez troupe jolie.*

La blessure eût été mortelle ,

Que j'aurais béni mon destin.

Ah ! ma gloire était eneor belle ,

Mourant les armes à la main.

(bis.)

Trop heureux si ce jour prospère

Eût pu me voir vaincre et périr !

LE PRINCE , à part et très-ému.

Puisqu'il a tant aimé mon père ,

J'aurais bien tort de le haïr.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES , PATELIN.

GUILLAUME.

Entrez , mon cher bourgmestre , je vous retiens ce soir ; nous ne dînerons pas avec le roi , mais avec trois seigneurs de sa cour.

PATELIN.

Trois seigneurs ! c'est charmant ; dites-moi quel est le plus seigneur des trois , que je le harangue ?

MARGUERITE , achevant d'apprêter le couvert.

Ah ! jarni ! pas tant de cérémonies ; messieurs les seigneurs , si vous voulez vous asseoir , la soupe est sur la table.

LE PRINCE.

Décidément, monsieur Guillaume, vous voulez donc nous traiter ?

GUILLAUME.

Morgué ! Messieurs, j'm'en fais une trop grande fête pour que vous me refusiez.

TOUS.

Oui ! oui ! un si beau jour pour nous !...

LE PRINCE.

Et bien ! j'accepte, mais à condition que vous viendrez demain déjeuner avec moi.

GUILLAUME.

Demain !... où donc ?

LE PRINCE.

A Lescar. Nous y passerons la journée ; j'attendrai toute la famille.

PATELIN.

Y compris le bourgmestre.

GUILLAUME.

Mais j'oserons jamais.

LE PRINCE.

Ah ! promettez positivement ou je pars de suite.

GUILLAUME, sans façon.

Eh ben ! v'là qu'est dit, touchez-là, monsieur le page.

FLEURETTE, à part.

C'est pour le coup qu'Henri va être jaloux. (*Haut au prince.*) Et nous verrons le Roi?

LE PRINCE.

Je vous le promets.

PATELIN.

Allons, c'est arrangé. Demain, entre huit et neuf... Mais à table, vite, tout va être froid.

MARGUERITE, au prince.

A vous la place d'honneur, le fauteuil de famille.

SAINT-FÉLIX.

C'est juste.

LE PRINCE.

Non! non! la place d'honneur est due à la vieillesse et au courage.

BOIS-ROSÉ.

Que faites-vous?

LE PRINCE, conduisant Bois-Rosé au milieu de la table et le faisant asseoir.

Mon devoir.

SAINT-FÉLIX, à part.

Ce page ne m'est pas dévoué.

GUILLAUME.

A table, morguenne!...

(*On se place.*)

MARGUERITE.

Excusez, messieurs, nous n'avons que des couverts d'étain.

LE PRINCE.

C'est égal, ma bonne mère.

MARGUERITE.

Air : Dans un castel, dame du haut parage.

Toujours contents d'avoir not' suffisance,
 Ces simples mets ont pour nous d' la saveur.
 Si nos repas sont sans magnificence,
 Ce que j'avons je l'offrons de bon cœur.
 Sur une table élégamment servie
 Le riche étal' l'or qui l'énorgueillit;
 Morguenn' il mang' dans d' l'argent, mais j' parle
 Qu'il n' mang' pas d' si bon appétit.

BOIS-ROSÉ.

Non, mes amis, bien des riches ne connaissent ni
 votre appétit ni votre bonheur.

GUILLAUME.

Jarni ! voilà le moment de boire à la santé du roi.

BOIS-ROSÉ, se levant.

J'y boirai le premier.

LE PRINCE, à part.

Les larmes me viennent aux yeux.

HENRI, au-dehors.

Père Guillaume, Marguerite, tout le monde, ou-
 vrez vite.

tous, se levant.

Qu'est-ce ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HENRI, GARDES, PIQUEURS, VILLAGEOIS.

HENRI, tout essouffé.

Le roi ! le roi !... c'est lui... Ah ! Sire, pardonnez-moi ; je ne savais pas que c'était vous.

(Il tombe aux pieds du prince.)

tous, s'inclinant.

Le roi !

SAINT-FÉLIX, à part.

Je suis perdu !

BOIS-ROSÉ, à part.

Quel espoir !

HENRI.

Tantôt le père Guillaume m'a renvoyé ; j'étais si troublé que j'ai pris le cheval de Votre Majesté pour le mien, et quand je suis arrivé à Lescar, j'ai appris... ah ! sire, pardonnez...

— LE PRINCE, avec bonté.

Tout est oublié... Oui, mes amis, mes bons Béarnais, je suis le roi ; mais, souvenez-vous que le roi est fils d'Henri-Quatre. Monsieur de Bois-Rosé, je rendrai compte à Sully de votre conduite, je lui peindrai la noirceur et l'acharnement de vos ennemis, et j'espère qu'à ma considération, il vous nommera contre-amiral. Je lui laisserai ce plaisir-là.

BOIS-ROSÉ.

Sire, tant de bontés me pénètrent.

LE PRINCE, à Saint-Félix.

Vous avez des terres qui demandent votre présence, monsieur le chevalier, je vous conseille d'y retourner.

SAINT-FÉLIX, à part.

C'est un exil, je m'y attendais.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, EXCEPTÉ SAINT-FÉLIX.

PATELIN, bas à Guillaume.

Je crois que c'est le moment de faire ma harangue, vous allez voir. (*Haut au Prince.*) Sire, c'est dans ce jour où...

LE PRINCE.

Mes amis, cette fête que vous consacrez à mon père, je la regarde comme la mienne; je ne l'oublierai jamais, car mon cœur s'en souviendra toujours. Monsieur Guillaume, rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite.

GUILLAUME.

Quoi! Sire, vous voulez...

LE PRINCE.

Vous rendre demain le repas que vous m'avez of-

fert aujourd'hui de si bonne grâce. Henri, la jalousie est un vilain défaut; pour y remédier, le meilleur moyen est d'épouser celle qu'on aime et de la rendre heureuse. (*A Fleurette, en lui donnant une bourse.*) Tenez, ma jolie enfant, si ce n'est pas pour la dot, ce sera pour acheter un tourne-broche.

HENRI, vivement.

Ce sera pour la dot, Sire, si le père Guillaume le veut bien.

GUILLAUME.

Si je le veux, mes enfants!... je suis si content que j'en perds la tête, je reste là comme anéanti de joie... Unissez-vous, jarni! votre mariage est formé sous de trop heureux auspices pour ne pas être heureux.

LE PRINCE, à sa suite.

Mes amis, voilà la première fois que je mets pied à terre pendant un orage... Je prévoyais sans doute qu'une bonne action m'attendait ici.

TOUS.

Vive le roi!

VAUDEVILLE FINAL.

Air du vaudeville de *Fanchon*.

UN SOLDAT.

Au combat être un diable,
Un bon vivant à table;
Après mille succès,

40*

LA CHAUMIÈRE BÉARNAISE.

Venir , à son vieux père ,
 Rendre le bonheur et la paix ;
 Voilà le savoir-faire
 De nos soldats français.

LE PRINCE.

Dans notre belle France ,
 Voir toujours l'abondance ,
 Les arts et les hauts faits ;
 Voir , sans partis contraires ,
 Ses sujets vivre tous en paix ;
 Voilà les vœux sincères
 Du père des Français.

HENRI.

Quand Bellone s'apaise ,
 A gentille française
 S'enrôler à jamais ;
 A son Roi qu'il révère
 Fournir de fidèles sujets ;
 Voilà le savoir-faire
 D'un bon soldat français.

BOIS-ROSÉ.

Pratiquer la clémence ,
 Au bonheur de la France
 Borner tous ses projets ;
 D'un peuple être le père ,
 Et le combler de ses bienfaits ;
 Voilà le savoir-faire
 De nos princes français.

GUILLAUME.

Par sa noble industrie
 Enrichir la patrie ,

Y maintenir la paix ;
 Soulager la misère
 Avec l'or fruit de ses succès ;
 Voilà le savoir-faire
 Du commerçant français.

UNE JEUNE PAYSANNE.

Au temple de mémoire
 Content de voir sa gloire,
 Quand on a fait la paix ,
 Nous déclarer la guerre ,
 Et rendre hommage à nos attrait ;
 Voilà ce que doit faire
 Chaque soldat français.

MARGUERITE.

Conserver à l'histoire
 Nos héros, notre gloire ,
 Tant d'illustres hauts faits ;
 D'une gloir' non moins chère
 Couvrir notre sol à jamais ;
 Voilà le savoir-faire
 Des artistes français.

PATELIN.

Si quelque jeun' française ,
 Comm' Louise ou Thérèse ,
 Voulait ici
 M' fair' son mari ,
 Plein d'une ardeur nouvelle ,
 Je ne peux jurer de rien.... mais
 J' crois que l' soir auprès d'elle ,
 Je s'rais encor Français.

LA CHAUMIÈRE BÉARNAISE.**FLEURETTE, au public.**

En cherchant à vous plaire,
L'auteur en vous espère
Pour gagner son procès;
Je suis son interprète,
Aussi je prends ses intérêts,
Il est méchant poète,
Mais il est bon Français.

UN PETIT BALLET BÉARNAIS TERMINE LA PIÈCE.